A gauche : Jean-Claude Condi, luthier, dans son atelier à Mirecourt, s'affaire sur une lyre octacorde, le 30 octobre.

Ci-contre : dans l'atelier de Jean-Claude Condi.

Ci-dessous : dans l'atelier d'Alain Carbonaré, luthier à Mirecourt.

PASCAL BASTIEN POUR « LE MONDE »

Premiers de cordée

VOYAGE

MIRECOURT (VOSGES) - *envoyé spécial*

A Mirecourt, dans les Vosges, la lutherie est un art depuis cinq siècles. C'est encore ici que de prestigieux instruments à cordes, utilisés par les meilleurs solistes de la planète, sont fabriqués. Un savoir-faire perpétué par une poignée d'artisans d'exception

Dans la plaine lorraine, un ciel anthracite pèse de toute sa masse sur l'horizon. Ce sont déjà les Vosges, mais pas encore ses reliefs. Des champs, des pâturages, des chênaies, un paysage presque plat, clôturé, imprégné de crachin, cerne Mirecourt en cette fin d'après-midi. Dans le village, les rues alignent leurs crépis abîmés jusqu'au centre-bourg, où la pointe effilée du clocher semble vouloir écorcher le coton gris des nuages.

Mirecourt n'aimante pas autant les touristes que les thermes de Contrexéville et de Vittel, tout proches. Le village a pourtant du charme, avec sa rivière, le Madon, qui serpente sagement à l'ombre des tilleuls jaunis, des halles voûtées et des portes du centre-ville, qui ouvrent parfois, au bout d'étroits couloirs, sur d'incroyables cours Renaissance aux escaliers somptueusement décorés… Et c'est grâce à lui que la France chante et danse depuis près de cinq siècles.

A l'orée du XVII[e] siècle, c'est ici, dans le chef-lieu d'un des grands bailliages du duché de Lorraine, qu'apparaissent les premiers « faiseurs » de violons. Là que naissent des dynasties de luthiers et d'archetiers, puis les grandes fabriques, au milieu du XIX[e], qui accélèrent la cadence, employant jusqu'à 800 salariés. Violons, violoncelles, altos, contrebasses, guitares, orgues… A un tempo soutenu, le village inonde le pays de dizaines de milliers d'instruments, avant que le succès de la musique enregistrée puis la crise des années 1930 sonnent la fin du bal.

Enfin, pas tout à fait. Les politiques locaux ont mis beaucoup d'argent sur la table pour que le savoir-faire ne quitte pas le village. Une école de lutherie, aujourd'hui renommée, a été ouverte en 1970, puis un musée, trois ans plus tard, qui borde aujourd'hui le Madon. Mais, surtout, une poignée de résistants, une quinzaine de luthiers et d'archetiers, fabrique toujours des pièces d'exception. Grâce à eux, c'est encore ici que s'écrit l'histoire presque mystique des plus prestigieux instruments à cordes français, qui passeront entre les mains des meilleurs solistes de la planète. Sur rendez-vous, ces « artistes du bois » ouvrent les portes de leurs ateliers aux visiteurs de passage.

Derrière le large portail de la maison-atelier d'Alain Carbonaré, on devine, entreposé dans une grange, un amoncellement de bûches débitées en quartiers. Le bois encombre en fait les deux étages de sa vaste demeure. Le couloir de l'entrée est enseveli sous une forêt de planches, des carcasses d'instruments aux courbes féminines sont suspendues aux murs, tandis que sur le sol se tortillent dans la sciure, comme des mèches blondes et bouclées, d'innombrables copeaux de bois.

« Il y a assez d'érable ondé et d'épicéa chez moi pour faire plus d'un millier d'instruments, fanfaronne l'artisan de 70 ans. *Ce sont les principales essences qu'on utilise pour les violons. Il y en a très peu près d'ici… Il faut se rendre dans les Hautes-Vosges et dans le Jura pour trouver les meilleurs arbres, racines ancrées dans la roche, entre 700 et 1 000 mètres d'altitude. »* Il prend encore le temps de se promener en forêt pour repérer les « arbres à violons », dont certains âgés de plus de 300 ans : *« Je frappe les troncs pour voir s'ils ont une note bien claire… Puis il faut les débiter et les faire sécher pendant au moins dix ans. »*

Rostropovitch et Menuhin

Commence alors le travail de la matière. Sur un établi, son fils Antoine Carbonaré est courbé sur une pièce de bois qu'il sculpte au canif, sous le halo d'une lampe de bureau. L'image en clair-obscur de cet homme de 33 ans, derrière son tablier, maniant un outil si rudimentaire – une simple lame fichée dans un manche – pour sculpter la table d'harmonie du violon, a des airs de tableau ancien.

« Stradivarius a créé la perfection il y a près de trois cents ans à Crémone, en Italie, rappelle Alain Carbonaré. *Les luthiers de Mirecourt se sont empressés de le copier, et il reste notre modèle aujourd'hui. Bien sûr, nous subissons la concurrence de la Chine, mais eux utilisent des procédés industriels, pour aller vite. Alors que nous, nous avons besoin de lenteur. Sécher un bois artificiellement ou le travailler mécaniquement casse ses qualités sonores. Voilà pourquoi nous sculptons toujours à la main, en utilisant des gouges, des ciseaux à bois, de petits rabots, pour trouver la forme parfaite, avec une précision au dixième de millimètre. »*

« Nous subissons la concurrence de la Chine, mais eux utilisent des procédés industriels, pour aller vite. Alors que nous, nous avons besoin de lenteur »

ALAIN CARBONARÉ

luthier

Pour ce virtuose, la lutherie est un art, un procédé alchimique qui vise à incorporer du vivant dans une matière inerte. Dans son salon, sous les regards de Mstislav Rostropovitch et de Yehudi Menuhin, d'anciens clients dont les photos dédicacées ornent les murs, il sort un petit bâtonnet de la caisse de résonance d'un violon. *« Regardez cette pièce d'épicéa. Vous savez comment elle s'appelle ? L'âme. Si je la pousse vers l'extérieur, le son sera puissant, extraverti ; vers l'intérieur, un peu plus chaud et triste. Moi je tente de bien l'équilibrer, pour que tous les sentiments s'expriment et que la musique qui sort de ce violon, s'il est bien joué, nous emmène plus loin, vers du spirituel. »*

Un peu plus haut dans le village, Yves-Antoine Gachet, un grand gaillard de 39 ans qui a lui aussi installé son atelier à domicile, semble plus terre à terre. A priori. *« La profession m'attirait, car je voulais travailler des matières naturelles »*, explique cet ancien élève de l'école de lutherie de Mirecourt, très renommée, en travaillant la table d'un violon au « ratissoir », une petite pièce d'acier trempé. En près de vingt ans d'activité, la lutherie a transformé les mains de pianiste du professionnel en larges battoirs capables de gestes aussi puissants que précis.

« Il y a un rapport charnel à l'instrument, confie-t-il. *Fabriquer un violon prend au moins un mois, un violoncelle, le double : on fait un bout de chemin ensemble, on sculpte sa "personnalité", sa nervosité, sa brillance. Et nos pièces ne quittent jamais définitivement l'atelier : elles reviennent chez nous pour les réparations, les clients nous consultent pour les revendre… Les instruments nous suivent et sont conçus pour nous survivre. »*

D'atelier en atelier, on se dit que le métier de luthier n'a pas grand-chose à voir avec la rationalité. Qu'il est plutôt question de transcendance et d'émotion pour des hommes – et les quelques femmes – qui ont consacré leur vie à sublimer le son. C'est aussi l'alternative du temps long face à la frénésie ultramoderne. Mirecourt dérègle les horloges. Et l'atelier de Jean-Claude Condi, rue Sainte-Cécile, finit de brouiller les repères temporels. On y entre tandis que deux musiciens sont en plein concerto improvisé, manipulant des sortes de vièles au manche surmonté d'un clavier en bois. *« Ce sont des nyckelharpas,* précise le maître luthier, le regard doux au-dessus d'une barbe poivre et sel. *C'est un instrument venu de Suède, qui existait déjà au XIII[e] siècle. »*

Quatre cordes mélodiques, 12 cordes sympathiques (qui résonnent « par sympathie » avec les cordes que l'on frotte avec un archet), jusqu'à 50 touches chromatiques… *« C'est un merdier pas possible à réparer ! En France, Jean-Claude est l'un des rares à pouvoir le faire »*, assure l'un des musiciens, Laurent Vercambre, cofondateur du groupe folk Malicorne. La nyckelharpa est revenue à la mode dans les années 1970. *« J'ai découvert l'instrument sur une pochette d'album,* se souvient le luthier. *J'ai tout de suite accroché sur le son cristallin, et j'en ai fabriqué une un peu au pif, grâce à un plan, sans jamais en avoir touché. »*

Ce n'est pas la seule folie du maître des lieux, qui a reproduit une cithare grecque et une lyre octacorde, des instruments disparus, en se basant sur des vestiges de l'Antiquité. Ses créations couvrent les murs, en compagnie d'autres bizarreries fascinantes et souvent anciennes : épinette des Vosges, épinette hongroise, psaltérion, rebec et même une trompette marine, un instrument à cordes grand comme un homme, dont la sonorité évoque de façon saisissante celle d'un cuivre.

Jean-Claude Condi est intarissable sur les trésors qui peuplent l'atelier. Sans qu'on y prenne garde, la nuit tombe. Et l'on se retrouve invité à traverser la rue pour un concert improvisé chez Philippe Moneret, spécialiste de la guitare. Le temps d'un bœuf mêlant nyckelharpas, guitares, accordéon et contrebasse, les masques tombent, les voix s'envolent. Et, tandis qu'un jeune homme de 22 ans, un autre élève de l'école, déclame, par cœur, du Boby Lapointe, on se prend de nostalgie pour une époque que l'on n'a même pas vécue. Entre deux cigarettes roulées, deux verres de vin bleu, le monde est de nouveau à refaire. E, t grâce aux luthiers de Mirecourt, la musique y a sa place. ■

PIERRE HEMME